

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS. — GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE, ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
W. H. ROWEN, Imprimeur.

46, Rue Grant, Faubourg St. Roch.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année ou volume, se compose de 26 numéros et se divise en trimestres 21, sans pertes pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Toute communication, demandes ou réclames doivent être adressées.—On insère gratuitement tous les avis judiciaires et d'audits publics; ceux de nature purement personnelle qui privés ne seront admis que moyennant recommandation de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au delà de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire. PRIMES.—On donne le Journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en offrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permission de lecture à sa fille.

LES DOULEURS D'UNE FEMME HONNÊTE.

Suite et fin.

Valentine écrit, avant son départ, à son père, et lui en enchaîne toute-fois le véritable motif. Elle le supplie de venir lui dire adieu avant huit jours, époque qu'elle croyait être fixée pour ce voyage. Mais ses prévisions furent trompées : deux jours s'étaient point écoulés que tous les préparatifs étaient achevés, et le troisième au matin, Valentine dut monter en voiture, le cœur gonflé de larmes, sans revoir aucun de ceux qui lui étaient chers. Quelques jours après la jeune femme était installée au château de la marquisse dominatrice, qui en faisait les honneurs chaque jour à une foule de hobereaux du voisinage, petits nobles de campagne tout aussi vains que ceux des villes. Valentine passa les jours, les semaines, dans une tristesse qui commença à altérer sa santé. Elle avait écrit plusieurs lettres à son père, mais elle n'en avait reçu aucune réponse. Elle comprit enfin que l'on voulait à tout prix la forcer à rompre avec sa vie passée, et que pour cela on ne reculait même pas devant l'acte coupable d'intercepter ses lettres. Alors, il lui prit au cœur une sorte de haine contre ceux qui cherchaient à étouffer dans son âme, au profit de leur orgueil, les plus nobles sentiments. Elle se sentit au-dessus d'eux, par la noblesse de ses pensées. Ils s'abaisèrent à ses yeux par la basse cruauté de leur persécution. Elle ne trembla plus, elle se fit froide et dédaigneuse. Le marquis s'aperçut promptement du sentiment de réprobation qu'il inspirait à sa jeune femme ; ses regards lui bien plus que son amour s'en offensa, et dès-lors il y eut entre la mère et la femme une séparation morale, qui ne devait plus avoir de terme.

Les semaines les mois s'écoulaient sans apporter aucun engagement dans la vie de Valentine. Salement ses douleurs profondes qu'elle renfermait au fond de son cœur grandissaient dans l'isolement. La pensée d'Emilie prit naturellement place dans les souvenirs de ses premières années et dans ceux de ses derniers féliciter de bonheur. Elle se rappela avec étonnement qu'Emilie était l'époux que sa bonne mère lui avait destiné. Elle se plut, dans son imagination, à refaire sa vie, à descendre de son rang jusqu'à jeune avocat, et elle pleura son bonheur perdu. Elle pleura son repos, son passé et son avenir ; car elle comprit qu'elle aurait aimé Emilie d'un amour saint et dévoué... elle comprit enfin qu'elle aimait pour tout le bonheur qu'il lui aurait donné, pour toutes les souffrances qu'il lui aurait éprouvées.

Arrivée là, tout fut dit, sa vie n'eut plus d'avenir, elle n'y vit avec effroi que des douleurs sans nom. Sa jeune tête s'inclina, son corps s'affaissa sous le fardeau qui oppressait son âme, ses joues défilèrent, ses yeux devinrent sans éclat ; elle fut bientôt plus que l'ombre d'elle-même.

Sur la fin de l'été, les fêtes se multiplièrent au château. Nombre de visiteurs de Paris, et depuis huit jours il y avait nombreuse réunion. Tous les matins on arrangeait une nouvelle partie de plaisir. La classe, la pêche, les promenades sur Beau variaient les distractions, et parmi tous ces, oisif,

qui s'abattaient là où l'on promet le plus de jouissances, puis un ne s'inquiétait de la pleur de Valentine, éma, venait lui dire : — Vous souffrez ! — Une matinée que la jeune marquise attendait le retour de la messe... heureuse d'un moment de solitude, elle se livrait à l'écriture de ses pensées, elle s'était approchée d'une terrasse qui dominait la route ; Un enfant de village jouait au pied du mur ; à l'aspect de Valentine, il promena un rapide regard autour de lui, et s'approcha un peu :

— Madame, une lettre.

Et il jeta aux pieds de Valentine un petit papier attaché à une pierre.

Valentine, surprise, détacha la pierre et ouvrit le billet. Il ne contenait que ces mots : — "Ma cousine, depuis trois jours, je me cache dans ce village, épiant l'occasion de vous voir, car je n'ose me présenter au château, je ne serais point reçu. J'ai à vous remettre une lettre de votre père. J'ai à vous parler de votre mère qui souffre loin de vous. Trouvez un moyen qui me permette de vous voir et de vous parler. Il y va de la vie de ceux qui vous aiment."

Valentine s'élança vivement au bord de la terrasse. L'enfant jura encore.

— Attendez-moi, dit-elle d'une voix brève. Elle courut à son appartement et traça ces lignes au crayon :

"Au bout du parc, sur la route de M..., le mur est percé et touche au pavillon dont on voit en dehors le chalet. Ce soir, à 10 heures, tâchez de le franchir, je vous attendrai."

"VALENTINE"

La jeune femme revint à la terrasse, jeta son billet à l'enfant, qui courut rapidement vers le village, elle le suivit long-temps du regard ; puis elle alla seule, elle se dirigea à ce qu'elle regarda de loirs. Elle comprit toute son imprudence, il était trop tard. Dans le premier moment, elle n'avait songé qu'à la lettre de son père que devait lui remettre Emilie. Elle n'avait pensé qu'au bonheur de parler de sa mère, d'épancher ses douleurs dans le sein d'un ami ; mais lorsque la réflexion vint, lorsqu'elle songea que cet ami était l'homme pour qui au fond de son cœur elle avait trouvé de l'amour, elle eut peur d'un rendez-vous accordé. Puis elle pensa à son mari qui pouvait surprendre Emilie. Glacée de terreur, elle jeta au loin ses regards comme si elle eût pu voir Emilie ou l'enfant, et défendre ce qu'elle avait ordonné, mais elle ne vit personne, et le son du cor, les aboiements des chiens, lui apprirent que la chasse venait. Elle chercha à dominer son émotion, et n'eut que le temps de se recueillir, elle dut revenir au château, et monter aux indifférents un front calme et serain.

Dix heures venaient de sonner, tout le monde était encore au salon. Valentine, prétextant une migraine, s'était retirée de bonne heure. Quelques personnes tentèrent de se réunir, et au milieu d'elles régnait un assez vive agitation. On s'échappait de temps à autres ces paroles. "Il faudrait peut-être prévenir le marquis... si c'était un maléfice... ce ne peut-être que cela." Le marquis donna de ses chuchotements s'approcha du groupe qui était le plus animé.

— Qu'est-ce donc, Messieurs ? dit-il d'un ton bref, qui lui était familière. Que se passe-t-il au château ? qui vous inquiète de ce point ?

Ceux à qui il s'adressait, surpris d'abord, balbutaient quelques mots sans suite, mais l'un deux, bon compagnon, qui ne comprenait pas leur hésitation, s'écria vivement :

— Il y a, monsieur le marquis, que moi, M. de Prague et l'abbé, nous avons prolongé notre promenade de son plus tard que de coutume. Tout-à-l'heure, nous traversâmes le parc ; et M. l'abbé voulut nous faire examiner le bel effet que produisait la lune en se levant au-dessus du petit pavillon qui ferme votre propriété. Nous nous retournâmes, et au lieu de la lune nous aperçûmes un homme ; il écheval sur le mur qui borde la route, avait vu et qu'il s'était rejeté en dehors ; mais puisqu'assurément nous étions une ombre se glisser vers le pavillon, dont la porte s'ouvrit et se ferma sur elle. Pas un de nous n'était assez jeune ni assez taise, pour ne pas reconnaître l'ennemi, et je suis venu vous y révéler. Je ne sais pas pourquoi ces messieurs s'y opposaient. Si nous n'y étions pas un maléfice !... — Vous avez mal vu, mon cher monsieur, interrompit vivement le marquis, qui avait singulièrement pâli. Ce ne peut être un maléfice. Un domestique en retard et sans doute être sans peut prendre cette route pour éviter d'être vu par mon intendante. Voilà tout.

Personne ne répondit, seulement M. de Prague se pencha vers son voisin.

— Ne remarquez-vous pas que le marquis s'est troublé... madame la marquise s'affaiblit, elle se pâme ce pavillon et se s'y retire-t-elle pas tous les soirs ?

Un sourire équivoque accueillit cette insinuation perfide, et la conversation prit un autre sujet. Cinq minutes après, le marquis avait disparu du salon, d'où les dames s'étaient déjà retirées depuis quelques instans, et où il ne resta plus bientôt que quelques journeaux intrépides.

Pendant ce temps, le marquis avait été dans son appartement, il s'était emparé de deux pistolets, puis il s'était descendu dans le parc qu'il avait traversé d'un pas rapide.

Arrivé à la porte du pavillon, il s'assura que personne n'avait suivi. Il tourna vivement le bouton, la porte s'ouvrit.

Les imprudents ! murmura-t-il, il ferme la porte et ôta la clef, puis il passa dans l'office salle et se trouva en face de Valentine qui poussa un cri d'effroi ; un homme était assis auprès d'elle. C'était Emilie.

— Monsieur, monsieur, s'écria Valentine, fâle de terreux, en passant rapidement devant Emilie, pour se placer entre elle et son mari, — monsieur, je ne suis pas coupable... sur Dieu et mon âme, je ne suis pas coupable.

Un rire sec que fit entendre le marquis fut sa seule réponse et il avança de deux pas vers Emilie.

— Monsieur, s'écria Valentine en saisissant son père dont vous avez été si cruellement séparé, du non père mortel !... vous ne pouvez me soupçonner... de m'avoir volé Emilie au château. Votre sévérité, vos défenses !... — Vous n'avez pas craint de les enfreindre à 10 heures du soir, dans ce pavillon écarté. Laissez, madame, le fait que justice se fasse.

— M. le marquis, dit Emilie d'une voix calme et